

# PARLE ...

Gilles — Avec ça, c'était reconnu, il n'y avait plus de doute sur mon innocence.

Le premier procès, c'était baclé. Ils entrent : t'es condamné. Ça a duré tout juste 1/4 d'heure. Trois mois de taule, dis donc, j'étais un peu outré ! Tout s'est déroulé avec une rapidité incroyable. A la prison, ils ont coupé peut être deux fois la radio, mais le reste du temps ça allait, j'étais au courant un peu du mouvement. Le vendredi, une avocate m'a dit qu'il y avait des lycéens dehors. Mais je n'ai pas su qu'il y avait un sit-in de masse. Je l'ai appris seulement le soir. Ça devait être vachement impressionnant. J'aurais aimé sortir par la grande porte et non par les souterrains et labyrinthes.

Alain — A Chaptal, on était les premiers à se mettre en grève, sous la pression d'éléments gauchistes. Mais ça a traîné ensuite sous la pression de l'UEC et de nombreux fafs.

Gilles — C'était dans l'optique des élections municipales. Mais l'UEC, c'est pas tout Chaptal.

Alain — L'UEC s'est mise en place et a fait voter l'arrêt de la grève le vendredi et le refus de toute manifestation.

Gilles — Il y avait le côté sérieux et puis il fallait aussi élargir le mouvement. Il fallait aller plus loin. Il ne fallait pas s'arrêter à ce cas là. Sur l'opinion publique ça devait marquer.

Alain — Le sérieux était nécessaire, il fallait que l'opinion publique accroche mais après il fallait aller plus loin, demander la dissolution des brigades spéciales.

Gilles — Rien que mon affaire par elle-même, sous-entendait qu'il y en avait d'autres. L'UEC avait peur que ça foute le bordel, et avec la peur du gauchisme, les mecs se seraient tournés à droite. C'est dégueulasse quoi, c'est dégueulasse.

Alain — Qu'est-ce que tu penses de cette tentative de récupération du PCF ? Dans un numéro de l'Huma, ils disaient que les lycéens s'étaient mis en grève à l'appel de l'Uncal et de l'UEC.

Gilles — Tout le monde a essayé de récupérer.

Alain — Je ne suis pas d'accord. Si tu prends l'exemple de la Ligue Co : chaque fois le service d'ordre était organisé par elle et elle n'a jamais revendiqué le mouvement.

Gilles — Oui, j'ai lu, j'ai lu. Il fallait en profiter pour vachement informer, c'était le moment ou jamais. Mais je ne suis pas au courant de ce qu'ont fait les organisations d'extrême gauche, sauf la Ligue un peu. Ça bougeait, il fallait sensibiliser les gens.

Alain — A propos du fric, on a récolté 800 000 balles. A part le fric pour les tracts de Chaptal et l'avocat, on a envoyé 150 tickets à la Ligue des Droits de l'Homme, 200 tickets aux grévistes des Batignolles, 75 000 au Comité contre l'apartheid, et 150 000 aux Palestiniens.



Gilles — Maintenant je suis allergique aux flics, ça me donne des boutons. Pour le moment je m'en tiens aux flics. Je vais doucement, mais il ne faut pas que j'en reste là. Ça implique un choix, d'adhérer à un parti. Les grévistes des Batignolles c'est évident qu'il fallait les soutenir, on est bien obligé d'aller avec ces mecs là.

Je suis contre les fachos aussi, et le Vietnam c'est aussi les fachos. Mais choisir entre les théories révolutionnaires, alors là...

Alain — Moi j'ai choisi. Avant j'étais à l'Uncal, on signait des pétitions. Avec l'affaire Guiot j'étais au centre de l'action. Ça m'a ouvert les yeux, j'ai vu les magouilles du PC. Je continue le combat avec le cercle rouge.

Tu sais, le meilleur instant que j'ai eu c'est quand j'ai été annoncé juste après le procès que tu étais libéré : c'était vachement terrible.

(1) a) le témoin flic - b) le surgé d'internet

# JOHN LENNON

## & YOKO

## ONO

# Power to the People!

La discussion recueillie ci-dessous est entre John Lennon, un membre du fameux groupe des BEATLES, sa femme Yoko ONO, et Tariq Ali et Robin Blackburn, rédacteurs de « Red

Mole » et dirigeants de l'INTERNATIONAL MARXIST GROUP (Section Britannique de la IVème Internationale).

Tariq Ali — Ton dernier disque et tes récentes déclarations suggèrent que tes idées deviennent de plus en plus radicales et politiques : comment en es-tu arrivé là ?

John Lennon — J'ai toujours été politisé tu sais, et j'ai toujours été contre le statu quo. Quand on a été élevé comme moi, il est assez normal de craindre et de haïr cet ennemi naturel qu'est la police ; de même je méprise l'armée qui te prend pour te laisser crever quelque part. En fait c'est une simple réaction de classe, même si elle commence à disparaître quand tu vieillis, quand tu te fais une famille et que tu es avalé par le système. Mais moi, je n'ai jamais cessé d'être politisé même lorsque la drogue m'avait rapproché de la religion autour de 1965-66. Ce sentiment religieux était le produit direct de mon état de super-vedette : la religion était un débouché à la répression. D'ailleurs dans deux bouquins que j'ai écrits, il y a beaucoup d'attaques contre la religion et il y a une histoire sur un capitaliste et un travailleur. J'ai toujours ridiculisé la religion ; déjà à l'école j'écrivais un journal qui passait de la main à la main. J'avais une réelle conscience de classe parce que je savais quelle situation était la mienne et quelle répression de classe s'abattait sur nous - c'était une réalité, mais dans l'ouragan du monde Beatles je me suis un peu écarté de la réalité.

T.A. — selon toi, quelle est la raison du succès de votre style de musique ?

J.L. — A l'époque je croyais que les travailleurs avaient pris le pouvoir, mais maintenant je vois que c'était comme pour les noirs qui peuvent devenir des coureurs, des boxeurs ou des vedettes. C'est le choix qu'ils vous offrent - maintenant la réussite c'est de devenir une vedette pop, c'est ce que je dis dans la chanson « héros de la classe ouvrière ». Comme j'ai dit au journal « Rolling Stone » ce sont les mêmes qui ont le pouvoir, la société de classe n'a pas bougé d'un poil. Bien sûr, beaucoup de gens se promènent avec les cheveux longs et il y a quelques minets bien habillés. On s'est un peu costumé, mais c'est toujours les mêmes salauds qui dirigent tout.

Robin Blackburn — Les groupes de rock américains n'ont pas encore compris ce que sont les classes sociales.

J.L. — Ce sont tous des bourgeois, ils ne veulent pas le montrer. Ils ont peur des travailleurs, parce qu'aux U.S.A. les travailleurs semblent être à droite. Mais si ces groupes bourgeois comprennent ce qui se passe, ce qu'a fait la société de classe ils doivent rejoindre le peuple en sortant du borbier bourgeois.

T.A. — Quand as-tu rompu avec ton personnage de Beatle ?

J.L. — Pendant les beaux jours des Beatles j'ai essayé de m'opposer à ce personnage. Nous sommes allés aux U.S.A. et Epstein nous reprochait de ne rien dire sur le Vietnam. Un jour,

Georges et moi nous avons dit : « la prochaine fois qu'on nous pose la question nous répondrons que nous n'aimons pas cette guerre et qu'il faut la finir » ; et c'est ce que nous avons fait. A cette époque c'était assez radical, surtout pour les « fab four » (1). C'est la première fois que j'en ai profité pour agiter un peu le drapeau. Mais il ne faut pas oublier que je me sentais toujours réprimé. Il n'y avait pratiquement pas une chance de s'exprimer, nous étions tous sous pression, sans arrêt en tournées, et nous vivions, préservés dans un cocon de mythes et de rêves. C'est dur de rompre, quand tu es César et que tout le monde te trouve merveilleux, et qu'on te donne tout ce que tu veux et toutes les filles ; c'est dur de rompre avec ça, et de dire : je ne veux pas être roi, je veux être réel.

D'une certaine façon mon deuxième acte politique fut de dire : « Les Beatles sont plus grands que Jésus ». Cela cassa vraiment l'ambiance aux U.S.A. et ils ont failli me tuer. Ce fut un traumatisme pour tous les gosses qui nous suivaient. Nous avions la consigne de ne pas répondre aux questions délicates, pourtant je lisais la rubrique politique des journaux. J'avais honte de me taire alors que tant de choses se passaient. J'ai fini par éclater car je ne pouvais plus jouer le jeu. Le voyage aux U.S.A. accéléra le processus, à cause de la guerre du Vietnam évidemment. En fait nous étions un cheval de Troie. On nous poussa jusqu'au sommet et nous chantâmes le sexe et la drogue et puis j'ai commencé à prendre des trucs de plus en plus forts, et c'est alors qu'ils nous ont laissé tomber....

T.A. — Mais alors tu pensais politique quand tu enregistrais « révolution » ?

J.L. — Ah bien sûr « révolution » ! Il y avait deux versions de cette chanson mais les gauchistes n'ont gardé que celle qui dit : « laissez-moi en dehors ! ». La version originale finit par : « je veux en être ! ». J'ai mis les deux parce que je n'étais pas sûr. La troisième version était de la musique concrète, des paraboles, des cris... Je croyais peindre le tableau musical de la révolution, mais j'ai fait une erreur. Sur une des versions je dis : « Quand vous parlez de destruction, laissez moi en dehors ! ». Je ne voulais pas être tué. Je ne connaissais pas bien les maoïstes, je savais qu'ils étaient peu nombreux et qu'ils se peignaient en vert pour affronter la police. Cela me paraissait peu subtil. Les vrais communistes révolutionnaires s'organisent un peu mieux et ne le crient pas sur les toits. C'est ce que je ressentais : en fait je me posais des questions.

En tant que fils de travailleur j'ai toujours été intéressé par l'URSS et la Chine, et tout ce qui concerne la classe ouvrière même quand je jouais le jeu capitaliste.

(A SUIVRE...)

(1) Fabulous Four : les quatre fabuleux